

Introduction à l'écriture chinoise

ou l'évolution d'une écriture au contact des langues vivantes

Les quatre promeneurs

*Le premier passa par le chemin et n'y vit rien.
Le second y vit une fleur ; le troisième, un pas-d'âne.
Le dernier la contempla, elle lui dit alors :*

*« Je suis le tussilage. Tu me reconnais,
je m'appelle tussilago farfara.
Tu tousses ? Cueille-moi et soigne-toi ! »*

Toutes les langues ne sont pas écrites. Sur plus de 6000 langues parlées et recensées, on n'en dénombre que quelques centaines qui sont écrites.

Les grands systèmes d'écriture sont apparus près des grands fleuves, probablement pour permettre de s'organiser après les crues : les premières écritures cunéiformes viennent de Mésopotamie ¹ ; les hiéroglyphes de la vallée du Nil. Il est alors tentant de voir en les grands fleuves de Chine un terreau fertile pour l'apparition d'un foyer d'écriture, alors pictographique. La force de ces systèmes de hiéroglyphes ou d'idéogrammes ² chinois a été de dépasser la représentation picturale pour représenter des concepts abstraits en utilisant des symboles uniquement pour leur valeur phonétique. C'est Champollion qui a vu cet aspect des hiéroglyphes le premier, dans un éclair de génie qui lui a permis de déchiffrer la pierre de Rosette.

Les Phéniciens sont parmi les premiers à avoir utilisé la notion d'alphabet, qui était alors consonantique. Ce système d'écriture permettait alors d'écrire des sons plutôt que des idées. Les langues sémitiques modernes, comme l'arabe ou l'hébreu, utilisent un système d'écriture qui en est directement dérivé et qui ne comprend également que des consonnes, le contexte et la culture du lecteur permettant de reconstituer la prononciation. Les Grecs ont transformé et adapté l'alphabet phénicien et y ont ajouté des lettres représentant les voyelles. C'est de cet alphabet qu'a plus tard dérivé l'alphabet étrusque, père de l'alphabet latin.

Il serait inique d'omettre l'autre ancienne grande famille d'écriture qu'est le syllabaire. C'est un grand système d'écriture dans lequel un caractère représente une syllabe. Il était notamment utilisé pour le sumérien et on le retrouve dans d'anciennes écritures du monde, que ce soit autour du bassin méditerranéen ou dans l'Himalaya. Une région qui s'étend de la péninsule indienne aux limites de l'Empire Khmer est également le berceau d'hybrides alphasyllabaires, où des caractères représentent des syllabes avec une voyelle par défaut ; des signes annexes modifient, remplacent ou suppriment cette voyelle par défaut.

1. La Mésopotamie est la région historique du Moyen-Orient située entre le Tigre et l'Euphrate. Elle se situe dans l'Irak actuel.

2. Un pictogramme est un caractère qui représente une image, un idéogramme représente une idée. Aucun mot n'est idéal pour décrire les caractères chinois ; on trouve parfois le mot sinogramme, mais celui-ci est peu utilisé.

L'écriture chinoise est une écriture de signification qui a fortement influencé les langues extrême-orientales, notamment le japonais, le coréen et même le vietnamien. Elle est particulièrement adaptée à la langue chinoise monosyllabique : chaque syllabe d'une phrase a un sens. Les mots ne sont pas modifiés par leur fonction dans la phrase ; on ne trouve ni singulier ni pluriel, ni conjugaison. Le processus d'énonciation repose sur l'indétermination qui n'est précisée qu'au besoin. Cette grande part d'implicite, de non-dit dans la langue, est à rapprocher avec l'absence de morphologie, compatible avec l'utilisation des caractères chinois. Par ailleurs, une écriture non phonétique a permis aux souverains de pallier les incompréhensions possibles entre dialectes : un caractère correspond à un sens qui ne varie pas avec le dialecte, au contraire de sa prononciation. Cette notion est compatible avec la ligne diplomatique traditionnelle d'une Chine « une et indivisible. »

Beaucoup a été écrit sur l'origine de l'écriture chinoise qui remonterait à plus de 5000 ans, aux temps de l'Empereur Jaune. Le ministre Cangjie aurait été inspiré par le chasseur qui reconnaît l'animal qu'il poursuit à son empreinte, et aurait créé un système d'écriture qui permet de reconnaître une idée du premier coup d'œil. On évoque aussi devins et tortues, animal dont la forme rappelle celle d'une Terre carrée avec la voute céleste au dessus. Quand la tortue évolue, le monde évolue également et les crevasses dans la carapace sont des signes de cette évolution que l'on peut lire pour voir l'avenir qui s'y reflète.

L'art calligraphique en Asie résulte d'un aspect incantatoire de l'écriture : on écrit avec la volonté de faire se réaliser. On trouve encore aujourd'hui beaucoup de représentations du caractère du bonheur 福 écrit à l'envers dans les maisons, les magasins ou restaurants : *fú dào (le)*, signifie à la fois « le bonheur est renversé » et « le bonheur est arrivé », comme pour appeler le bonheur à être présent parmi nous.

La fonction incantatoire et magique de l'écriture d'alors accordait alors une grande importance au mouvement. L'ordre et la direction du tracé des traits devient fondamental : de même qu'une prière devient caduque si les mots ne sont pas prononcés dans le bon ordre, un caractère devient bancal si son tracé n'est pas fait dans l'ordre admis. Le style calligraphique cursif de l'herbe dans la figure 1 est très révélateur à cet égard : les caractères sont parfois illisibles dans leur version statique, et c'est en retraçant intérieurement le mouvement du calligraphe que l'on parvient (parfois !) à reconstituer ce qui a été écrit.

Les premiers pictogrammes sont désignés sous le terme 文 wén. Ce caractère désigne aujourd'hui l'écriture, la langue, la culture et la littérature. Tracés sur des écailles ou carapaces de tortues ils étaient très proches du dessin, comme le montre le cheval à gauche de la figure 2. Des transformations progressives, des normalisations et des règles de représentation ont conduit au caractère contemporain 馬 mǎ, qui désigne le cheval. Si le cadre et la composition restent figés, toute calligraphie du caractère cheval reste



FIGURE 1 : Plusieurs styles calligraphiques cohabitent encore aujourd'hui. Le même caractère du dragon est écrit d'abord en style sigillaire utilisé dans les sceaux pour les documents officiels ; en style des scribes, ou des fonctionnaires ; puis en style régulier, sans doute le plus lisible, appris à l'école. La version suivante est une variante cursive et la dernière utilise le style de l'herbe (folle ?), où on lit plus facilement le mouvement du pinceau que la structure du caractère

néanmoins unique : l'artiste garde une grande latitude pour dessiner un cheval qui serait fougueux, las ou guilleret.

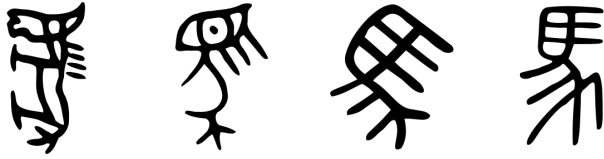


FIGURE 2 : Les plus vieilles représentations du caractère du cheval sont très picturales, écrites sur des oracles sur écailles ou carapaces de tortue. On retrouve le second caractère sur des ex-voto en bronze. Le caractère évolue ensuite pour se stabiliser en la forme contemporaine 馬.

Le caractère qui représente le centre 中 zhōng, est une bonne illustration du principe de simplification régi par l'usage du pinceau qui interdit les courbes. Une flèche transperce une cible en son centre : toute perspective est abolie, la flèche est verticale et la cible carrée.

On distingue aisément la représentation d'un être humain dans 人 rén. En dessinant cet homme les bras écartés 大 dà, on obtient le sens de grand, gros. Un trait supplémentaire en haut désigne le ciel 天 tiān. Beaucoup de caractères simples sont pictographiques, comme la rivière 川 chuān, la montagne 山 shān, la pluie 雨 yǔ, la lune 月 yuè, que l'on reconnaît derrière son croissant, qui prend par extension le sens de mois, et le soleil 日 rì, qui prend le sens de jour.

Ces deux derniers caractères peuvent également être combinés pour former un caractère plus complexe 明 míng, qui signifie la clarté, la lumière. La clarté est également signifiée dans son sens abstrait d'explicite, de non équivoque. Dans 明白 míng bai, on a associé le caractère qui désigne la couleur blanche, pour représenter l'idée de comprendre. C'est également le caractère 明 qui est utilisé pour désigner la dynastie impériale Ming.

Le caractère 明 sert également de modificateur indiquant la succession temporelle immédiate. Devant le ciel, 明天 míng tiān, signifie demain ; devant le soir, 明晚 míng wǎn, signifie demain soir et devant l'année, 明年 míng nián, l'année prochaine.

母 mǔ, représente une mère, dont on remarque la poitrine allaitante. Sans ses seins (Nougaro l'aurait-il mieux chanté ?), on retrouve 女 nǚ, la femme. 子 zǐ, est un enfant, comme un bébé langé qui écarte les bras. En réunissant la femme et son bébé, on obtient 好 hǎo, dont le sens, large, va de bien, bon, en bonne santé à celui d'aimer. Il suffit d'adjoindre ce caractère au pronom personnel de deuxième personne pour saluer en chinois : 你好 nǐ hǎo (bonjour), permet de demander littéralement à notre interlocuteur s'il se porte bien.

Une femme sous un toit 宀 (élément graphique) représente l'idée que les anciens se faisaient de la paix, 安 ān. Le caractère 學 xué représente un enfant sous le même toit, avec deux mains de professeurs au dessus, qui transmettent le savoir. On peine à deviner si les croix représentent le savoir ou les châtiments corporels.

Le caractère 木 mù, désigne l'arbre. Ce caractère peut se combiner avec lui-même pour créer des caractères aux significations assez transparentes :

林 lín, représente le bois et 森 sen, la forêt. Avec le caractère de la femme 女 nǚ, les hommes se plaisent à déterrer de vieux caractères : dans le caractère 姝 nuán, deux femmes se cherchent querelle et dans 姦 jiān, elles sont trois pour évoquer le libertinage.

Un autre principe de composition peut s'illustrer avec le caractère 木 qui sert alors de référence lexicale pour la composition d'un nouveau caractère. Au lieu de composer 木 avec un autre caractère pour son sens, on fait plutôt appel à sa prononciation : avec 公 gōng, on écrit 松 sōng, le pin ; avec 嬰 yīng, on écrit 櫻 yīng, le cerisier ; avec 每 měi, on écrit 梅 méi, le prunier. La prononciation appelée peut correspondre exactement (yīng/yīng) ou nécessiter un changement de ton (měi/méi), voire une légère modification de la syllabe (gōng/sōng).

On dit alors que 木 est la clé de ces caractères ; suivant les auteurs, on parle également de radical. La clé d'un caractère est un élément indispensable à la classification des caractères chinois et à leur recherche dans un dictionnaire. On compte en chinois 214 clés de caractères classées par nombre de traits : la clé de l'arbre 木 a ainsi quatre traits. Beaucoup de clés sont présentes en forme gauche, comme la clé de l'arbre dans les mots du paragraphe précédent, mais ce n'est pas systématique : on la trouve au dessus dans 杏子 xīng zi, l'abricot, ou au dessous dans 桌子 zhuō zi, la table. Ici le caractère de l'enfant est utilisé dans son sens abstrait, en tant que modificateur de réification.

Le caractère de l'homme 人 rén, se déforme et devient 亻 en clé gauche. Un homme contre un arbre 木 mù, devient 休 xiū : il se repose !

La clé de la pluie 雨 yǔ, se déforme en position haute 雨 : on la retrouve pour écrire 雲 yún, le nuage, 雷 léi, le tonnerre en combinaison avec la rizière 田 tián ; en rajoutant la queue du dragon qu'il représente, on écrit 電 diàn, l'éclair, qui est utilisé également pour écrire l'électricité. Les caractères ainsi formés peuvent servir à nouveau dans de nouvelles compositions : ainsi, avec la clé du poisson 魚 yú, on peut réutiliser la neige, 雪 xuě, pour sa partie phonétique et écrire la morue 鱈 xuè.

Il peut parfois être difficile de trouver la clé, notamment si le caractère ne nous est pas familier : dans le caractère désignant l'est 東 dōng, le soleil 日 se lève derrière un arbre 木. Dans le caractère, 本 běn, un simple trait 一 désigne la position des racines. 日本 rì běn, désigne la racine du soleil, soit en l'occurrence, le pays du Soleil-Levant, le Japon

Le caractère 一 peut avoir un sens concret, pour désigner le chiffre un ou un sens abstrait de tout. C'est toujours le contexte qui aide à choisir entre le sens concret et le sens abstrait du caractère. 一個人 désigne une (seule) personne, alors que 一起 signifie ensemble.

Les caractères pour représenter les chiffres suivants sont plutôt évidents pour les premiers. Après 一 vient 二 puis 三. La série s'arrête à quatre qui s'écrit 四. On retrouve également dix 十, cent 百 et mille 千. Si le système de calcul en Asie est bien décimal, on regroupe en revanche les

puissances de dix par quatre (et non par trois comme dans milliers, million, milliard) : le caractère 萬 wàn, une forme ancienne du scorpion, est utilisé pour 10 000, qui se prononce aussi wàn. Il convient alors de s'habituer au calcul mental pour se rappeler que cent mille s'écrit alors $10 \times 10\,000$; pour les plus grands nombres, d'autres caractères permettent d'écrire toutes les quatrièmes puissances de dix.

On retrouve parfois dans la langue chinoise des clins d'œil à d'autres étymologies. En grec, la racine **tm-*, qui signifie couper se retrouve dans le mot atome (le plus petit élément indivisible). On la retrouve également dans le mot temps (découpe du temps) et dans le mot temple (découpe de l'espace). En chinois, le radical 寸 cùn, est une unité de mesure. On y reconnaît une découpe (l'élément graphique point 丶) de morceau de tissu sur un portant. Associé au caractère de la terre 土 tǔ, on construit le mot temple, 寺 sì. La journée étant autrefois marquée par les activités du temple, on retrouve une étymologie pour le caractère 時 shí, qui fait référence au temps ; on sourit alors à la vue de l'élément 寸 dans ce caractère.

Associé à la clé de la parole 言 yán, qui ressemble à une bouche 口 kǒu, qui émet un son, on écrit le poème, 詩 shī. Associé à la clé de la maladie 疒 qui ne s'écrit jamais seule mais toujours autour d'un autre caractère, on obtient 痔 zhì, la maladie des gens assis (au temple) : les hémorroïdes. Une fois le principe de composition assimilé, la mnémotechnie est plus immédiate qu'avec αἷμα (*haima*, le sang) + ῥέω (*rheo*, couler).

Le chinois n'aime pas les caractères orphelins, sans doute pour garder une possibilité de nuancer tout mot, et pour préciser également quelle interprétation donner à un caractère. Pour désigner la Lune, le chinois se gardera d'utiliser le caractère 月 yuè, tout seul : avec 亮 liàng, qui a le sens de lumière vive, 月亮 yuè liàng, désigne la Lune en tant qu'astre qui éclaire la voûte céleste. Avec le caractère 球 qiú, la balle, 月球 yuè qiú, est une vue plus scientifique de la Lune, le corps céleste observé par les astronomes.

Le même principe existe pour le caractère qui signifie capitale 京 jīng. On le retrouve derrière le caractère du nord pour former 北京 běi jīng (Pékin est une autre retranscription de la même prononciation) ; et derrière le caractère du sud pour 南京 nán jīng (Nankin). En revanche, on l'associe à un autre caractère 都 dū, qui signifie également capitale pour parler de la capitale d'un pays, 京都 jīng dū. Il est remarquable de noter que cette combinaison de caractère est par ailleurs utilisée en japonais pour écrire le nom de la ville de Kyōto, capitale du Japon de 794 à 1868³.

L'arrivée de l'écriture chinoise au Japon correspond peu ou prou à l'arrivée du bouddhisme depuis la Chine et la Corée vers les v^e et vi^e siècle. Les sinogrammes ne sont alors pas utilisés pour écrire la langue japonaise ; être lettré signifiait à cette époque pouvoir lire et écrire le chinois classique. Un système appelé *kanbun* utilisait des marques diacritiques autour des caractères chinois *kanji* (漢字 hànzi en chinois⁴) pour aider à faire comprendre l'équivalent japonais, la morphologie de la langue étant très différente.

3. Lors de la restauration de Meiji, l'empereur quitte la ville de Kyoto et choisit Edo, à l'est du pays, comme nouveau lieu de résidence. La ville est renommée la Kyōto de l'est, 東京都, *higashi Kyōto*, qui devient en lecture chinoise, *Tōkyō-to*. L'appellation *Tōkyō-to* est utilisée quotidiennement dans le système postal pour les adresses situées dans la division administrative de Tokyo.

4. 漢 hàn, désigne le peuple chinois historique (avec l'élément graphique 讠 qui est la déformation de la clé de l'eau 水 en partie gauche) et 字 zì, l'enfant sous un toit, est un caractère.

Les Japonais commencèrent par adopter les prononciations des caractères chinois en les adaptant cependant à la phonologie japonaise, beaucoup plus pauvre en variété de sons et plus sujette à homonymie. Les caractères chinois ont également été utilisés pour leur valeur sémantique sur des prononciations japonaises, faisant ainsi fi du sacro-saint principe valable en chinois « un caractère pour une syllabe ». On trouve en japonais des caractères dont la prononciation fait cinq syllabes.

Prenons l'exemple du caractère 食 *shí* en pinyin, qui signifie repas. On le retrouve dans le mot 食堂 *shí táng*, avec le mot 堂 *táng*, qui représente une grande pièce, pour désigner une cantine. Le mot 食堂 en japonais se prononce *shokudo*, *shoku* est la lecture chinoise du caractère (souvent plus proche de la prononciation cantonaise, ici *sik6*, que de la prononciation officielle du mandarin *shí*). Le japonais a également choisi le même caractère pour deux verbes qui signifient manger, *taberu*, et *kuu*, qui deviennent deux lectures japonaises possibles du même caractère.

À l'inverse, la même prononciation peut aussi s'écrire avec deux caractères différents. On utilise le plus fréquemment 京 pour écrire le mot japonais *miyako* (capitale); mais on trouve parfois le caractère 都 qui se lit également *miyako*, dans lequel on peut lire en filigrane une atmosphère plus ancienne. On devine en général que c'est la Kyōto du temps où la ville était capitale du Japon qui se cache derrière le *miyako* écrit 都.

Lors de l'assimilation des caractères chinois dans la langue japonaise, ceux-ci ont été simplifiés et modifiés. Certains caractères ont même été créés pour la langue japonaise sur le même principe de composition des caractères chinois : 峠 *tōge*, assemble la clé de la montagne 山 avec les caractères haut 上 et bas 下 pour désigner un col. Ce caractère n'existe pas dans la langue chinoise.

Le système d'écriture de la langue orale japonaise coïncide avec l'apparition des *man'yōgana*, caractères chinois utilisés dans une forme cursive très simplifiée uniquement pour leur valeur phonétique afin de retranscrire des syllabes ayant une valeur grammaticale plutôt que sémantique. Les deux syllabaires actuels *hiragana* et *katakana* sont des simplifications plus poussées des *man'yōgana*. Le caractère chinois de la paix 安 a été simplifié 安 (*a*) dans le syllabaire *hiragana*, finalisé dans sa forme actuelle en 1900⁵. L'écriture japonaise contemporaine est un habile alliage de caractères chinois, les *kanji*, et de *hiragana* et *katakana*, les caractères japonais. On peut faire une analogie entre l'écriture japonaise et une phrase en français que l'on écrirait indifféremment « Je veux boire de l' 水 » ou « Je veux boire de l'eau. »

Il est intéressant de comparer la structure d'une phrase japonaise à la structure d'une phrase chinoise pour illustrer l'énorme différence entre les deux langues.

Pour dire en chinois « Aujourd'hui, je vais en avion à Pékin », on écrirait :

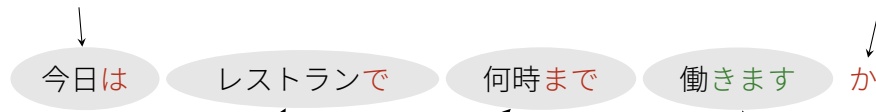
今天我坐飛機去北京

5. Quelques vieilles variantes devenues obsolètes et nommées *hentaigana*, restent occasionnellement utilisées pour des questions de style, en devanture de magasin par exemple.

Le complément circonstanciel de temps est marqué par sa position au début de la phrase. Bien que le cantonais utilise le caractère du soleil dans 今日, le mandarin lui préfère le caractère du ciel avec 今天 pour signifier *aujourd'hui*. Puis vient le sujet : on reconnaît dans 我, *je*, la clé de la hallebarde 戈. Le complément circonstanciel de moyen 飛機, qui signifie *avion* (littéralement, l'appareil qui vole) est précédé d'un verbe, ici 坐, *s'asseoir*. Enfin, le caractère 去 signifie *aller* ; il n'est pas nécessaire de préciser que le mot qui suit signifie où l'on va, en l'occurrence 北京 *Pékin*.

Observons maintenant les spécificités de l'écriture japonaise. L'exemple suivant s'écrit normalement sans espaces entre les mots.

Les caractères 今日 prononcés *kyō*, sont des caractères chinois qui signifient en japonais *aujourd'hui*. は est une **particule** sans équivalent chinois, écrite en *hiragana* qui se place après le *thème* de la phrase.



か est une **particule**, écrite en *hiragana* qui se place après le verbe quand le mode est interrogatif.

Les caractères レストラン, sont des *katakana* qui retranscrivent la prononciation anglaise du mot *restaurant*. で est une **particule**, écrite en *hiragana* qui se place après le lieu de l'action.

Les caractères 何時 prononcés *nanji*, sont des caractères chinois qui signifient en japonais *quelle heure*. まで est une **particule**, écrite en *hiragana* qui signifie *jusqu'à*.

Le caractère 働 est un caractère qui n'existe pas en chinois, formé à partir de la clé 亠 et du caractère 動 qui signifie *bouger*. Ce caractère spécifique au japonais signifie *travailler*. きます sont des *hiragana* qui ont un usage double : ils servent à la fois de conjugaison (forme inaccomplie, niveau de politesse standard) et de guide à la prononciation du caractère précédent (on parle d'*okurigana*). On lit ici *hatarakimasu*.

La phrase signifie donc ici « Jusqu'à quelle heure travaillez-vous au restaurant aujourd'hui ? » On peut noter l'absence de sujet dans la phrase : c'est le contexte et le niveau de politesse choisi qui incite à traduire à l'aide du pronom « vous ». On ne peut nier que l'ordre des mots en chinois est primordial alors que les particules du japonais laissent une grande flexibilité dans l'ordre des propositions qui composent la phrase.

Un texte japonais peut être écrit intégralement en syllabaire *hiragana*, comme dans les livres d'enfants, ce qui laisse une grande souplesse quant aux oublis dans l'écriture des caractères chinois les plus complexes. Ceux-ci ne sont toutefois pas abandonnés pour deux raisons principales : ils aident à

résoudre les ambiguïtés entre homonymes (nombreux en japonais pour les emprunts au chinois) et l'alternance des jeux de caractères aide à la lecture, le japonais n'utilisant pas d'espace entre les mots.

Fait surprenant : les noms d'animaux sont souvent écrits en *katakana*, le syllabaire usuellement privilégié pour la retranscription de mots occidentaux, quand les caractères chinois associés sont à la fois complexes et peu courants : 鼯 la belette, s'écrit alors イ タ チ ; n'oublions pas que les homonymes en chinois 由 yáu, et 鼯 yàù⁶, n'ont plus de raison de l'être en japonais ? Le changement de syllabaire permet de les faire ressortir facilement dans une phrase dense en *hiragana*.

L'écriture coréenne a quant à elle vécu une destinée différente malgré une morphologie et une syntaxe voisines du japonais. On y retrouve un ordre des mots très similaire et les mêmes particules que celles présentées dans l'exemple en japonais. Les linguistes ont recherché des origines communes entre ces langues qui ne partagent pourtant pas d'autre vocabulaire que celui issu des influences chinoises.

Au xv^e siècle, le roi Sejong le Grand est un despote éclairé de la dynastie Joseon. Préoccupé par la corruption ambiante, il introduit notamment la possibilité de faire appel de la décision d'un juge et interdit les punitions cruelles comme la flagellation. Phonologue de talent, il conçoit *seul* un alphabet adapté à la langue coréenne, composé de consonnes dont le dessin suggère la forme prise par les organes vocaux pour les prononcer, et de voyelles. Ces lettres se combinent en des caractères monosyllabiques simples comme (ㅈ + ㅏ = ㅊ, *ja*) ou plus complexes comme (ㅎ + ㅏ + ㄴ = ㅎㅏㄴ, *han*), qui s'assemblent ici pour donner 한자, *hanja*, qui est la lecture coréenne du mot 漢字, caractère chinois.

Ce système est promulgué dans la foulée avec pour objectif de remplacer le système d'écriture chinois, jugé trop complexe pour être appris par la population ; et de promouvoir ainsi l'alphabétisation du peuple. Les lettrés s'y opposent, préférant pratiquer les *hanja* et garder le peuple ignorant. Cinquante ans plus tard, le nouveau roi interdit l'alphabet, qui restera dans l'ombre, parfois utilisé par des femmes qui n'avaient pas accès à l'éducation.

Ce sont les Japonais qui en 1894, en prémices à leur colonisation, imposent aux Coréens l'abandon du chinois au profit du coréen en tant que langue d'écriture des documents officiels. Le système est généralisé à la fin de la Seconde Guerre Mondiale et contribue grandement à l'alphabétisation de la population. Les caractères chinois sont quasiment abandonnés après que la majeure partie de la population a suivi des études secondaires.

Une poignée de *hanja* sont encore utilisés sporadiquement dans les journaux : on trouve notamment 北 dans les titres relatifs aux relations avec le voisin du nord. Dans les livres, on trouve occasionnellement un mot écrit en *hanja*⁷ (suivi de sa prononciation en *hangeul* entre parenthèses) en cas d'ambiguïté homonymique. En Corée du Nord, les *hanja* ont été totalement bannis.

6. On reconnaît la clé de la souris 鼠

7. 저는 한국 사람입니다.
저는 韓國 (한국) 사람입니다.
Dans la phrase en coréen écrite ci-dessus en *hangeul*, qui signifie *Je suis coréen*, on pourrait écrire le mot Corée, *hanguk*, en *hanja*. L'usage veut que l'on précise la prononciation en *hangeul* entre parenthèses après les caractères. (國, avec le territoire □ et la hallebarde 戈, signifie pays, d'où « pays des Coréens »).

Le terme *hangeul* est choisi au début du XXe siècle pour désigner l'écriture nationale coréenne. D'après les caractères *hanja* associés, 諺文, le mot *hangeul* signifie *écriture des proverbes*, bien que la prononciation du mot aurait plutôt suggéré une variante avec un autre caractère qui se lit également *han*, 韓, et qui désigne le peuple coréen : le *hangeul* serait avec cette interprétation l'écriture des Coréens, véritable objet de fierté nationale.

Dans un souci de simplification des caractères existants, les Japonais proposent en 1926 une réforme de l'écriture de certains caractères complexes : certains graphèmes se simplifient comme la partie supérieure du caractère 學 qui devient 学. D'autres caractères comme 醫 sont simplifiés en ne retenant qu'une partie du caractère, en l'occurrence 医. D'autres caractères sont entièrement reconstruits, en témoigne le caractère du corps humain 體 avec la clé de l'os 骨 qui se simplifie pour s'écrire avec la clé de l'homme 体. Si les anciens caractères ne sont plus utilisés dans le langage courant, on les aperçoit encore dans des logotypes ou sur les sceaux, notamment des universités : le mot université s'écrit 大学, anciennement 大學.

La Chine a également simplifié de nombreux caractères lors de la Révolution Culturelle, dans un effort pour alphabétiser les masses. C'est cette écriture simplifiée qui est aujourd'hui utilisée en Chine continentale, alors que l'écriture traditionnelle antérieure à la simplification est toujours d'usage à Taïwan, Hong-Kong et Macao.

L'effort commence en 1958 avec la volonté de créer une écriture unique, le pinyin, basée sur la prononciation du mandarin, pour remplacer les caractères chinois. Ce système de retranscription est encore utilisé aujourd'hui dans les dictionnaires (et dans ce document !) ou pour entrer des caractères chinois à l'ordinateur. La volonté d'éradiquer les caractères chinois n'est néanmoins pas suivie par le peuple, qui n'est pas encore à l'aise avec les prononciations officielles de Pékin. Les caractères chinois restent en effet lisibles quel que soit le dialecte !

L'effort est poursuivi en 1964 par la publication de listes décidant des simplifications à apporter aux caractères chinois traditionnels. Certaines simplifications sont communes avec celles opérées en 1926 par les Japonais, mais le gouvernement chinois va plus loin.

Pour certains caractères, on ne garde plus que le contour : 馬 mǎ devient 马. Les formes de certains caractères se rapprochent de leur forme cursive : la porte 門 mén devient 门, l'est 東 dōng devient 东, la clé de la parole déformée à gauche 言 devient 讠 transformant ainsi le caractère du poème 詩 shī en 诗.

Des simplifications proposées par les Japonais en 1926 sont poussées plus loin : 廣 guǎng, devenu 広 en japonais, devient 广 à Pékin, ... et à Canton, écrit désormais 广东 au lieu de 廣東.

On réutilise également les principes de composition des caractères pour en former de nouveaux. 從 cóng, qui signifie suivre devient, l'occasion est trop belle, 从 avec deux hommes qui se suivent. 眾 zhòng, que l'on trouve

également écrit 衆 et qui a le sens de foule devient 众, trois hommes. Le caractère 憂, yōu, qui signifie inquiet, voit le caractère du cœur 心 xīn passer en clé gauche 忄 pour devenir 忧, à l'aide de l'élément phonétique 尤 yōu. Enfin, certains homonymes comme 臺 et 台 sont unifiés derrière le même caractère 台 tái.

Beaucoup de critiques ont été formulées à l'encontre de ces simplifications parfois drastiques qui font souvent oublier l'esprit des caractères chinois. Certaines simplifications sont bienvenues même pour les aficionados de l'écriture traditionnelle, qui écriront pour la plupart le nom de la ville de Taipei avec les caractères 台北 en place de 臺北. Mais quel dommage que le caractère de l'amour 愛 devenu 爱 ait perdu le graphème du cœur 心 lors de sa simplification !

Avec un tel dynamisme, une question est condamnée à rester en suspens : combien existe-t-il de caractères chinois ? La question fait débat ; on s'accorde néanmoins à dire qu'il en existe plus de 60 000.

Parmi eux, il convient de discerner les variantes : l'île s'écrit en combinant les caractères oiseau 鳥 niǎo, et montagne 山 shān. Si l'écriture courante est 島 dǎo, (岛 en forme simplifiée), les trois caractères 嶋, 鳶, et 嶼 sont des variantes du même caractère qui sont également utilisées. Ainsi, en ignorant toutes les variantes du même caractère, on descend autour de 16 000 ; il est néanmoins de bon ton de considérer que les Chinois utilisent quotidiennement entre 3000 et 5000 caractères, et plus de 2000 caractères pour les Japonais.

L'informatique fournit des éléments de réponse intéressants à la question du nombre de caractères chinois. Fondamentalement, tous les caractères que l'on peut écrire à l'aide d'un ordinateur sont représentés en mémoire par des nombres. On parle d'encodage. Le « a » minuscule par exemple est représenté, ou encodé, par le nombre 97. Pour pouvoir imprimer un caractère lisible, les dessins, appelés glyphes, sont stockés dans des catalogues appelés polices de caractères. Les logiciels informatiques parcourent ces catalogues pour rechercher le glyphe qui correspond à un nombre. Suivant la police de caractère, on peut ainsi écrire le même « a » (97) de manière différente.

Les 256 premiers caractères comprennent les caractères de l'alphabet latin (non altérés), majuscules et minuscules, les chiffres arabes, et quelques signes de ponctuation. Chaque pays a ensuite complété ce jeu initial suivant les besoins de sa propre langue, créant ainsi son propre système d'encodage. Cette méthode a un fâcheux inconvénient : le caractère « à » français peut alors être représenté par le même nombre que le caractère « å » scandinave, ce qui rend impossible l'écriture d'un texte avec ces deux caractères !

Lorsque le logiciel recherche le glyphe dans sa police, il a besoin également de connaître l'encodage, c'est à dire, la table de correspondance utilisée. Une erreur d'encodage conduit à l'affichage de mauvais caractères, voire de « carrés blancs » si le catalogue est vide à l'endroit recherché.

Le besoin d'écrire dans un même document plusieurs langues différentes

nombreuses variantes, toutes valides. 龜 est une version simplifiée la plus couramment utilisée aujourd'hui. Malgré toutes les variantes traditionnelles possibles d'écriture de ce caractère présente sur la figure 4, je n'ai pu trouver de variante Unicode autre que 龜 et 龜.

L'Unicode supporte aujourd'hui plus de 75 000 caractères dans la catégorie CJK (Chine, Japon, Corée). Ceux-ci comprennent donc en plus des caractères chinois les caractères spécifiques aux langues coréennes et japonaises, des caractères de ponctuation, des éléments de caractères qui n'existent pas en tant que tel (dans ce document, ceci comprend les éléments graphiques 冫, 亻, 𠂇, 丿, 疒, 讠, 讠, 讠, 讠, 讠 ou 讠), des éléments phonétiques, comme le système *bopomofo* (ㄅ ㄆ ㄇ ㄏ) qui remplace le pinyin à Taïwan ; et des particularités décrites en partie ci-dessus.

La politique du consortium quant à l'ajout de caractères dans le catalogue paraît raisonnable : si un besoin est tel que des polices de caractères en viennent à fournir de nouveaux glyphes pour des caractères qui ne sont pas encore répertoriés, le catalogue pourra être amené à évoluer. On trouve par exemple des discussions quant à l'ajout des *hentaigana* dans le standard Unicode, processus qui semble avoir peu de chances d'aboutir.

Finalement, l'écriture s'adapte aux langues vivantes : le nombre de caractères évolue et tous les caractères dont les langues asiatiques pourraient avoir besoin, de manière quotidienne ou pour les études des langues anciennes sont les bienvenus dans la mesure où des polices de caractères sérieuses les ont dessinés, comblant le besoin d'une communauté qui les utilise ou qui a besoin d'en distinguer deux variantes.

L'écriture de ce document a été inspirée par la publication en juillet 2014 d'une nouvelle police panasiatique de qualité développée conjointement par Google et Adobe ; elle est produite selon un modèle à source ouverte (open-source) et publiée sous licence libre Apache.

C'est la version dite Light de cette police, Noto Sans CJK, qui est utilisée dans ce document pour l'écriture des caractères panasiatiques. Les caractères latins proviennent d'une autre police libre de qualité, Linux Libertine.

Les images utilisées sont dans le domaine public et par conséquent librement réutilisables.

Le reste du document est mis à disposition sous licence Creative Commons 3.0 BY-NC-SA. (attribution, pas d'utilisation commerciale et partage sous les mêmes conditions)
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/fr/>



Je vous remercie de me contacter si les modifications que vous souhaitez apporter peuvent être intégrées au présent document.

<http://www.xoolive.org/>

Dernière version éditée le 26 août 2014